

## NOTES DE LECTURE

### **Inside culture. Re-imagining the method of Cultural studies** **Nick COULDRY**

par Eric MACE

Nick Couldry est l'un des membres actifs de l'équipe des *Cultural studies* (CS) qui a pris le relais du CCSC de Birmingham au département de Médias et communication du Goldsmiths College, University of London (en compagnie notamment de David Morley et Kevin Robins).

Avec *Inside culture*, Couldry fait un certain nombre de mises au point, *de l'intérieur* des CS, concernant la spécificité de ses objets, de ses méthodes et de ses pratiques de recherche, en rupture et en continuité avec les fondateurs britanniques ; une mise au point qui est aussi une prise de position contre certaines dérives « poststructuralistes » et « multiculturalistes », souvent dénoncées en France pour disqualifier les CS dans leur ensemble. Or cela s'avère étonnamment convergent avec les déplacements internes à la sociologie française, et le lecteur fera de nombreux rapprochements avec les réflexions actuelles autour d'une sociologie de l'expérience, de l'ethnicité, de la réflexivité démocratique et du « sujet ». Il y a donc ici matière à confrontation théorique et méthodologique.

Le sous-titre du livre est explicite : *Re-imagining the method of Cultural studies*. Pour Couldry, la principale faiblesse des CS vient de leur refus de se définir comme une discipline à part entière, au risque de n'être plus que la juxtaposition de théories, d'objets et de méthodes sans liens entre eux. La

thèse est la suivante : « Par *Cultural studies*, j'entends la discipline qui étudie les relations entre culture et pouvoir, au moyen d'une méthode plus inspirée de la sociologie que de la sémiologie. » (P. 6.) Et cette méthode appropriée, qui donne son titre à l'ouvrage, est une approche compréhensive (*from inside*) de l'expérience qu'ont les individus de leur existence comme « sujet personnel », confronté à de nombreux modèles, normes, contraintes et épreuves marquées par l'inégal exercice du pouvoir.

Pourquoi définir ainsi l'objet des CS ? Leur raison d'être originelle a été la contestation de la « violence symbolique » qu'était la disqualification de la culture populaire par la « culture cultivée » de la bourgeoisie et des universitaires. Très tôt, les CS ont défini la culture comme lieu d'exercice d'un pouvoir symbolique des groupes majoritaires et/ou dirigeants, et comme lieu de « résistance », de contestation et de redéfinition du sens par les groupes minoritaires et/ou non-dirigeants défendant leur point de vue – d'abord analysé en termes de classe sociale, puis combiné à d'autres dimensions de l'expérience de la domination comme le genre, l'ethnie, la colonisation, les différences, les minorités, etc. Les CS rompent ainsi avec les deux principales postures en sciences sociales : avec le principe positiviste de « neutralité » scientifique, car l'exercice du pouvoir se joue aussi dans les théories et les concepts (comme l'a bien montré la critique féministe) ; avec la posture critique, car la « voix » du chercheur ne peut se substituer à celles des acteurs eux-mêmes. Autrement dit, la posture méthodologique fondatrice des CS est selon Couldry celle d'une « épistémologie des points de vue » (*a standpoint epistemology*), attentive en priorité à ceux émanant des individus et des groupes sociaux les moins écoutés.

Il s'agit donc autant que possible d'éviter de reproduire, dans la théorie et par la méthode, des formes d'exercice du pouvoir dénoncées par ailleurs. C'est pourquoi Couldry définit des principes éthiques et épistémologiques auxquels doivent répondre les règles de la méthode d'une « culture commune » propre aux CS dans le rapport à leurs terrains de recherche et entre les chercheurs (chapitre 2 : *questions of value – or why do cultural studies ?*) : chacun doit pouvoir s'exprimer à sa manière plutôt que d'être « parlé » par les autres (*democratic speech*) ; chacun doit être écouté et se voir reconnaître sa parole ; les CS doivent pratiquer la réflexivité critique sur leurs capacités à accéder aux expressions autonomes et à les entendre ; elles doivent pouvoir rendre compte des processus sociaux de production

de la culture dans ses dimensions d'exclusion et d'inclusion, de hiérarchie et de relations de pouvoir ; elles doivent être une ressource « d'empowerment » pour les individus afin de réduire les inégalités de pouvoir et le défaut de reconnaissance – y compris dans la relation pédagogique qui doit être le lieu d'un travail sur soi créatif et transformateur des enseignants en CS et de leurs étudiants.

Comment traiter des relations culture/pouvoir selon ces principes ? Tout d'abord (chapitre 3 : *the individual « in » culture*), en dépassant la question des « groupes » sociaux pour lui préférer celle des individus, afin d'éviter la faiblesse initiale des CS qui était de penser la « culture populaire » et les « subcultures » juvéniles et marginales en termes culturalistes. Au fond, dit Couldry, il n'y a d'expérience de la culture et des pouvoirs qui s'y exercent que dans la singularité, la complexité des individus, qui « travaillent » plus qu'ils ne subissent les cadres sociaux qu'ils habitent et les groupes dont ils font partie. L'enjeu est bien, contre les affirmations « poststructuralistes », d'accéder à la manière dont les individus se constituent en « sujet » de leur expérience, quelle que soit leur « position sociale » (voir G.H. Mead). Pour accéder à cette réflexivité, la meilleure technique de recherche est sans doute « l'auto-analyse rétrospective » : le chercheur accompagne les individus dans un récit de vie destiné à mettre en évidence le « travail » que font les personnes des normes, modèles, identifications, désidentifications et rôles constitutifs de leur expérience passée et présente. De ce point de vue, le « romantisme » politique des premières CS qui limitaient leur intérêt aux personnes « d'en bas » doit être dépassé, car c'est au fond toutes les formes d'expériences, qui méritent d'être ainsi explorées.

Autre objet « classique » de l'analyse de la culture de masse par les CS, celui des « textes » médiatiques (chapitre 4 : *questionning the text*). Reprenant de nombreuses critiques développées depuis le début des années 1990, Couldry propose de dépasser la « dyade texte-lecteur » en contestant l'existence même de « texte » singulier. Car si un « texte » n'est rien sans son contexte social d'interprétation et de circulation du sens, il n'est pas non plus séparable de l'intertextualité dans laquelle il s'inscrit, à mesure que les différents médias se citent mutuellement et que les individus combinent leurs usages des médias. Nous avons ainsi affaire d'un côté non à des « textes » singuliers, mais à un flux proliférant de « textualités » non closes (*textuality*) générés par les industries culturelles. De l'autre côté, nous avons affaire non à des

« lecteurs », mais à des « parcours de lecture », et plus exactement, précise Couldry en citant Michel de Certeau (p. 73), à des « tactiques de lecture » (*tactics*) combinant attention et inattention, indifférence et appropriation au sein d'un environnement saturé de textualité. Les produits plus ou moins stabilisés des croisements de ces « flux » de textualités et de ces « tactiques » des individus peuvent être définis comme des « configurations de lecture » (*reading formation*) qui, lorsqu'elles sont communes à de nombreux individus, produisent des « événements textuels » (*textual events*) qui les font se singulariser au sein du « paysage textuel médiatique » (*mediasphere*). Cela conduit à étudier trois types d'objets. D'abord, « l'environnement textuel », c'est-à-dire les figures, qui apparaissent comme relativement stables dans le flux de « textualités », sans se limiter à tel ou tel média, mais en tâchant d'embrasser la circulation intermédiatique et intertextuelle des « modèles » (une sorte de sociologie de « l'imaginaire social » de la culture de masse, désormais classique pour les CS). Ensuite, les formes d'usage et d'attitudes dans la relation aux médias (*patterns of belief*), en lien avec tous les autres domaines de la vie sociale. Enfin, les « événements textuels » (*textuel events*) que sont le succès, parfois durable, de films ou de livres qui se « détachent » (souvent à la suite de stratégies marketing réussies) du flux de textualité pour devenir « phénomènes de société » en fonction de leur capacité à « résonner » avec les subjectivités à certains moments historiques (dans la tradition, désormais également établie, des études sur James Bond, Madonna, la princesse Diana, etc.).

Couldry reconsidère également la notion de « culture » (chapitre 5 : *beyond « culture »*). Reprenant les réflexions apparues dans les années 1980 sur le rapport entre la « globalisation » de la culture de masse et les identités culturelles, Couldry dénonce la dérive essentialiste d'un (multi)-« culturalisme » hérité de l'anthropologie coloniale : si les CS ont pour vertu de faire émerger de multiples « voix » jusqu'alors marginalisées, ce ne peut être au nom de « cultures authentiques », mais à l'inverse au nom des formes multiples de métissage et « d'hybridation culturelle », au sein de multiples « paysages » (*scapes*) culturels. Couldry souligne que la « globalisation » n'a pas de rapport nécessaire avec « l'homogénéisation » culturelle, et que le principal effet de la globalisation est sans doute l'homogénéisation des manières d'exprimer ses différences (p. 98) – d'où le néologisme *glocalisation*. Dépasser le modèle de la « différence culturelle » tel qu'il était contenu dans la définition gramscienne de « l'hégémonie » (« culture dominante » vs « culture populaire »), ne

signifie pas pour autant l'abandon de la question du pouvoir dans la culture telle que les CS originelles l'avait posée : si les formes de « modelage » du paysage culturel de chacun sont multiples et ouvertes en fonction de l'expérience sociale des individus, la capacité de production et de diffusion des représentations culturelles est inégalement partagée par les groupes sociaux, comme le montre toute la tradition de l'économie politique des industries culturelles et des institutions. Autrement dit, s'il existe une grande capacité à « dénaturiser » les mythes de la culture de masse, il existe symétriquement une grande capacité des acteurs qui exercent le pouvoir à la « naturalisation » de certaines formes de construction de la réalité sociale *via* la culture de masse. De la sorte, l'étude de la « culture » n'est plus celle des « subcultures » résistantes à « l'hégémonie » dominante, mais l'exploration des formes de combinaison, d'acculturation, de métissage, qu'éprouvent les individus dans leur rapport aux modèles culturels dominants et dans leurs pratiques culturelles créatives.

Dans son avant-dernier chapitre, Couldry tire les conséquences de l'importance qu'il accorde à « l'expérience », aux « tactiques » et à « l'hybridation » pour rendre compte des relations pouvoir/culture (chapitre 6 : *accounting for the self*). Il engage pour cela une discussion sur la question du « soi ». Refusant une certaine lecture « poststructuraliste » de Michel Foucault affirmant la « mort du sujet », Couldry propose une hyperréflexivité de la méthode consistant à « penser le culturel à travers le soi » (*thinking the cultural through the self*). Le « soi » est certes inscrit dans les discours et les pratiques sociales, mais loin d'en être « l'effet », il est le produit de la tension entre « l'expérience » (*culture as it is lived*) et les formes à travers lesquelles elle est vécue (p. 122). Deux principes méthodologiques en découlent. Le chercheur doit exercer un travail réflexif sur les dimensions socialement situées du « soi » qu'il engage dans la recherche, afin à la fois d'en contrôler les limitations (son ethnocentrisme) et d'en exploiter les ressources (comme « femme » ou comme descendant d'immigré par exemple). Le chercheur doit aussi prendre en compte, chez les personnes qu'il étudie, cette même capacité de réflexivité et de « travail » des cadres de son expérience (illustré par les propos d'étudiants américains définis comme *biracial* et faisant part de leur expérience de « travail » des catégories dominantes de racialisation, p. 125).

En conclusion, Couldry s'attache aux difficultés d'une « épistémologie des points de vue » : comment concilier la singularité de chacune des « voix »

avec le nécessaire partage d'un monde commun (chapitre 7 : *the future of Cultural studies: community without closure*) ? Sans doute, avance Couldry, non seulement par une reconnaissance mutuelle de chacun comme un « autrui concret », mais comme un « autrui » incomplet et incertain au sein d'une « communauté non close » (*community without closure*), à travers une mise en débat permanente des points de vue et des formes d'exercice du pouvoir (*discursive community*). Il est un fait que la réalité du monde contemporain est le plus souvent l'inverse de cet idéal « d'égalité dans la différence » : aussi l'enjeu majeur des CS est-il de constituer un espace intellectuel qui corresponde à la définition de cet idéal, d'où l'importance d'une méthode commune en articulant les dimensions éthiques, théoriques et empiriques. C'est dans cette mesure, en faisant exister et reconnaître les voix et les points de vue d'autrui, en dénaturisant et en problématisant les « faits » et les « événements », que les CS sont une forme d'action et d'intervention dans l'espace public et le système politique.

L'ouvrage de Nick Couldry apparaît comme une contribution importante non seulement aux débats internes aux CS mais plus largement aux questions que se pose la sociologie, confrontée à des formes de plus en plus « chevelues » (pour reprendre le récent vocabulaire de Bruno Latour) d'intrication des pouvoirs et des expériences, des logiques d'assujettissement et des subjectivations créatrices. Reste un certain nombre de questions auxquelles Couldry apporte peu de réponses, en particulier, et paradoxalement, concernant la définition du « pouvoir » et de ses formes d'exercice dans le processus même de production des biens culturels : certes, l'auteur renvoie à plusieurs reprises aux approches « classiques » en termes « d'économie politique » des industries culturelles et des institutions, mais à trop négliger ainsi l'analyse de la production sociale de la culture – et c'est un trait commun à la plupart des travaux des CS – le risque est bien de ne plus saisir l'articulation entre production et expérience, entre rapports sociaux et subjectivité.

Nick COULDRY, *Inside culture. Re-imagining the method of Cultural studies*, London, SAGE, 2000, 166 pages.

**La communication scientifique à l'épreuve de l'Internet. L'émergence d'un nouveau modèle**  
**Josette de la VEGA**

par Jean-Claude GUEDON

L'irruption d'Internet et la numérisation croissante de tous les médias contribuent à bouleverser le contexte « médiologique » (R. Debray) de la communication scientifique, c'est-à-dire les règles qui régissent la production, le stockage, la circulation, l'accès, la réception et la réutilisation des résultats de recherche. Analyser ce phénomène paraît d'autant plus important que, dans une économie dite « du savoir », L'économie politique des connaissances scientifique constitue désormais un enjeu fondamental, car stratégique. Josette de la Vega s'attaque donc à un sujet important.

Pour l'aborder, l'auteur nous offre d'abord un prologue où elle retourne aux origines des périodiques scientifiques, au XII<sup>e</sup> siècle. Elle rappelle comment le commerce épistolaire, typique de la République des Lettres, se transforme en commerce de périodiques imprimés à partir de 1665. Ce prologue précède une introduction<sup>1</sup> où Josette de la Vega, après avoir rappelé les brillants travaux scientométriques de Derek J. de Solla Price (et non Derek F. Solla Price), précise la problématique de l'ouvrage : délaissant le contenu ou les dimensions cognitives de la science, ainsi que les études ethnologiques des laboratoires, elle se limite au système de communication d'une discipline particulière, la physique théorique, en soulignant d'ailleurs la nécessité de ne pas généraliser les résultats obtenus à l'ensemble de la communication scientifique (p. 58-62), ce qui semble un peu contredire la généralité du titre de l'ouvrage.

Le système de communication de la physique théorique, selon l'auteur, peut s'analyser sur la base de deux hypothèses distinctes : une culture commune de l'échange ; des « ...tensions potentielles... consécutives à l'introduction de nouvelles technologies de communication liées à Internet. »

---

1. Cet ouvrage nous offre un portrait involontaire de la richesse de la langue française. En effet, la table des matières nous présente une préface, suivie d'un avant-propos, puis d'un préambule précédant un prologue et se poursuivant par une introduction... Enfin vient le chapitre I (p. 67).

En effet, les observations, selon l'auteur, mettraient en évidence l'émergence d'un système dual, susceptible de « ... remettre en cause la fonction sociale des revues et les critères d'évaluation de la recherche. » (p. 62). En d'autres mots, l'auteur se demande si la transformation des moyens de communication en physique théorique ne constitue pas un danger pour cette discipline et sa conservation.

La communication en science repose sur un système en trois couches : le laboratoire local, le « collègue invisible » (Diana Crane) et les ressources documentaires publiques. L'originalité de la communication en physique reposerait, selon notre auteur, sur la présence d'une « culture *preprint* », démocratique d'esprit. D'emblée, cette originalité paraît néanmoins problématique. En effet, partout où la course à la priorité est intense, la culture du *preprint* ne sévit-elle pas, et ce jusque dans certaines sciences sociales comme l'économie ?

L'auteur commence par se demander si les communication scientifiques entre membres d'un même laboratoire sont modifiées par le courrier électronique<sup>2</sup>. La réponse éveillera probablement peu d'échos : certains indices faibles peuvent le laisser supposer mais la prudence invite à ne rien dire de plus... (p. 83).

Passant à l'analyse de la communication écrite, Josette de la Vega souligne avec raison l'importance des périodiques pour s'interroger ensuite sur leur avenir, maintenant qu'Internet est présent. Au détour de cette question surgit celle de la croissance vertigineuse des coûts d'abonnement et l'auteur se demande rhétoriquement si la spirale inflationniste peut se poursuivre indéfiniment (p. 121). Elle se demande, tout aussi rhétoriquement d'ailleurs, pourquoi les scientifiques demeurent relativement indifférents à ces questions. Exposant ensuite les thèses, célèbres parmi les spécialistes de la publication savante électronique, du mathématicien Andrew Odlyzko (mais non celles de Stevan Harnad) en faveur des publications électroniques, thèses qui conduisent à imaginer un système de publication à très bas coûts, voire gratuit, elle débouche sur la conclusion, là encore faible, que le bibliothécaire paraît fortement démuni face aux intérêts des éditeurs et des chercheurs ! Reste la question des *preprints* qui, nous apprend elle, se transforment beaucoup en physique théorique, à cause du serveur organisé

---

2. L'auteur nous précise, entre parenthèses (p. 82) que courrier électronique veut dire e-mail !



par Paul Ginsparg à Los Alamos. Les *preprints*, apprenons-nous sans surprise, circulent de plus en plus sous forme électronique, au détriment des exemplaires papier...

Après un chapitre sur la communication orale qui ne se justifie guère dans le cadre du titre de l'ouvrage, Josette de la Vega retourne à la question de la communication électronique dans le dernier chapitre de l'ouvrage. Une difficulté se présente immédiatement : elle avoue (p. 185) que tout cette étude repose sur une enquête effectuée entre 1994 et 1996 ! Et la bibliographie confirme cet état de fait : les titres postérieurs à 1996 sont rares : cinq sur 79, aucun postérieur à 1998. Bref, la documentation n'est pas à jour ! Et l'information est terriblement vieillie : WAIS (*Wide Area Information Services*) et Gopher font partie de l'histoire depuis belle lurette, ainsi que le navigateur Mosaic (et non Mosaïc), prédécesseur libre de Netscape.

Suit une brève histoire d'Internet, approximative, voire inexacte<sup>3</sup>, qui débouche sur une conclusion quelque peu étonnante : « La communication entre scientifiques risque de faire les frais de ce succès [d'Internet] » (p. 187) ! Diantre ! En guise de réponse, le reste du chapitre retourne se consacrer au serveur de Paul Ginsparg à Los Alamos, discute les réactions, parfois sceptiques, de quelques chercheurs français (en 1996...) aux bases de données électroniques et rappelle la croissance vertigineuse des serveurs Web dès 1994. A peine mentionnés, les nuages menaçants semblent s'être déjà dispersés...

Avec une récolte aussi maigre, on attend la conclusion dans un état un peu fébrile. Las, celle-ci nous laisse aussi sur notre faim. Qu'apprenons-nous en effet ? Que « ... l'impact des réseaux est inversement proportionnel à la distance qui les relie... » (p. 215), que la messagerie affecte surtout les relations interpersonnelles « ... qui ont lieu hors du laboratoire [! !], au sein de « collègues invisibles », qu'ils revitalisent [! !] » (*ibid.*). Finalement, l'auteur conclut que la dissémination électronique de la littérature scientifique paraît inéluctable, mais que le quand et le comment de cette transition demeurent incertains ! Seule chose certaine, il faudra que les revues électroniques soient légitimées par les physiciens...

---

3. Voir, par exemple, la phrase extraordinaire sur la création du protocole TCP/IP à la p. 185.

Au total, l'ouvrage de Josette de la Vega nous semble manquer sa cible. Hésitant entre une analyse systématique des modes de communication entre physiciens et l'étude de l'impact d'Internet sur ces communications, cette étude vacille également sur le plan méthodologique : elle circule en effet entre des entretiens structurés livrant surtout des banalités, des tentatives de théorisation plus ou moins pertinentes (par exemple celles empruntées aux travaux de R. Sainsaulieu), et une sociologie des sciences traditionnelle, allant de Hagstrom à Ziman. Cette sociologie ignore apparemment les travaux de Michel Callon, alors que la notion d'acteur-réseau n'aurait pas dû échapper à l'auteur en 1996 et encore moins en 1999<sup>4</sup>.

A ces carences d'ordre théorique ou méthodologique s'ajoutent des négligences multiples, dont certaines sont d'autant plus surprenantes que le travail a été effectué dans le cadre d'une école prestigieuse de bibliothéconomie où, on ose l'imaginer, la précision de la référence bibliographique conserve quelque importance. On rencontre aussi trop de formules du genre : « D'autres auteurs... » sans autre précision (par exemple p. 119, note 80, p. 123, note 87). Ailleurs (p. 126), des « études » sur la corrélation entre circulation sous forme de prêtirage et citations sont évoquées sans référence. Parfois, les statistiques sont difficilement compréhensibles (p. 55, p. 137).

Josette F. de la Vega, *La communication scientifique à l'épreuve de l'Internet. L'émergence d'un nouveau modèle*, préface de Edouard Brézin, avant-propos de Jean-Michel Salaün, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2000 ; 253 pages.

---

4. Michel Callon, responsable de publication, *La science et ses réseaux*, Paris, Editions La Découverte, 1989. Bruno Latour apparaît dans la bibliographie, mais dans la perspective des études de comportement dans les laboratoires qui a été écartée dès le début du livre.

## REPONSE DE L'AUTEUR

J'utiliserai mon droit de réponse pour présenter les points principaux de l'ouvrage, puisque cela n'a pas été fait dans la note, dont c'est pourtant la vocation autant qu'un rôle critique. Je ferai ressortir ensuite la partialité des interprétations et les inexactitudes les plus flagrantes.

Internet, implanté de longue date dans le monde académique, bouleverse les modes de communication au sein de certaines communautés scientifiques et remet en question les idées établies sur le rôle des publications, des revues et des éditeurs. L'ouvrage analyse l'influence de la structure sociale sur la façon dont les technologies de communication sont incorporées dans les modes de travail dans un milieu d'experts. A partir de l'hypothèse générale que les formes des supports de communication entre chercheurs sont historiquement déterminées et socialement produites, j'explore une nouvelle compréhension de la communication scientifique qui met l'accent sur la culture et la singularité des pratiques de communication dans des communautés de chercheurs. Comprendre les pratiques de communications de l'univers de travail des physiciens théoriciens suppose qu'on analyse les dynamiques d'intégration culturelles sous-jacentes sur lesquelles s'appuie la communauté pour articuler les multiples supports qui soutiennent ses interactions professionnelles. Les dynamiques d'intégration à l'œuvre dans la communauté sont produites, pour l'essentiel, par la vie de laboratoire : la référence à un modèle scientifique commun, l'adhésion à une finalité très fondamentale de la recherche, la foi dans l'intelligibilité du monde, une conscience aiguë de la compétition et de l'obsolescence rapide des résultats de la recherche et enfin un parcours professionnel long et difficile réservé à l'élite scientifique.

Contrairement à ce que me fait dire J.C.G. je ne situe pas l'origine des périodiques scientifiques au XII<sup>e</sup> siècle. C'est faux, la première presse à imprimer date de 1450 (p. 33). Plus loin, il mentionne l'existence d'un système dual dans la communication entre physiciens théoriciens, mais il se dispense d'en présenter les composantes au lecteur pour que ce dernier puisse comprendre ce qui se joue. En revanche, il ajoute : « En d'autres termes, l'auteur se demande si la transformation des moyens de communication... ne constitue pas un danger pour cette discipline et sa conservation. » Cette interprétation, dont il m'attribue la paternité de manière désobligeante, est fautive. Tout mon livre démontre le

contraire ! S'agissant ensuite de la croissance des coûts d'abonnement qui serait présentée « rhétoriquement », c'est faux puisque j'utilise quatre tableaux statistiques (p. 238 à 241) à l'appui de ma démonstration. Quand J.C.G conteste l'originalité de la culture *preprint* des physiciens théoriciens, c'est faux, elle a été dûment observée et qualifiée comme telle par les anthropologues. Rien de comparable n'existe en économie. La monographie, affirme-t-il, a été effectuée dans une « école prestigieuse de bibliothéconomie », c'est faux, elle a été initiée à l'Institut d'études politiques à Paris. Il affirme que : « B. Latour apparaît dans la bibliographie. » C'est faux, il est cité au chapitre de la coopération informelle (15 lignes, p. 74). Pour des raisons de déontologie personnelle, j'ai pris le parti de ne mobiliser dans la littérature savante que les contributions d'auteurs importantes dans ma démonstration, me démarquant des autres sans pour autant porter des jugements critiques. J'emprunte à D. Crane le concept de « collège invisible », davantage pertinent dans le domaine académique, sans référer à celui plus générique d'acteur réseau développé par Callon. Je ne cite pas l'initiative de S. Harnad, épigone de P. Ginsparg, qui clone e-Print archives en psychologie, la réussite en moins.

La bibliographie où il n'est pas cité, les notes et plus généralement les parties mineures (l'initiale du *deuxième* prénom de D. J. Solla Price, le courrier électronique, etc.) de l'ouvrage ont beaucoup intéressé J.C.G, manifestement au détriment d'une compréhension globale du sujet. J'ai mis en perspective le *premier réseau de correspondance* et le *premier périodique scientifique*. e-Print archives est le *premier serveur électronique* à avoir fait la preuve de son efficacité. L'insolente croissance exponentielle qu'il affiche et les importants développements<sup>5</sup> institutionnels qu'il connaît actuellement viennent conforter l'intérêt et l'originalité de mon analyse. J.C.G. ne l'a pas comprise, c'est dommage. Les lecteurs ne s'y sont pas trompés : l'édition de janvier 2000 est épuisée et vient d'être rééditée.

---

5. Un groupe d'experts se rencontre régulièrement pour réfléchir à une architecture universelle d'interopérabilité des principales archives de préimpressions électroniques existantes, sous le nom de Universal Preprint Service (UPS) – novembre 1999 et juin 2000 aux États-Unis et septembre 2000 au Portugal. Le CNRS, de son côté, vient de créer en juillet 2000 une Unité Propre de Service dédiée à la communication scientifique directe.